Sainte Catherine de Sienne et le problème de la croisade

Autor(en): **Rousset, Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **25 (1975)**

Heft 4

PDF erstellt am: **20.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-80733

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

SAINTE CATHERINE DE SIENNE ET LE PROBLÈME DE LA CROISADE

Par Paul Rousset

La célèbre fresque dite du «Bon gouvernement» qui orne la salle des Neuf dans le Palais communal de Sienne et que peignit entre 1337 et 1339 Ambrozio Lorenzetti montre un vieillard entouré des figures de la Prudence, de la Force, de la Paix, de la Magnanimité, de la Tempérance et de la Justice. La Paix est représentée par une jeune femme vêtue de blanc et tenant une branche d'olivier dans la main gauche; son regard est mélancolique et énigmatique.

En glorifiant ainsi la paix et en évoquant le temps de la justice, le peintre siennois rappelait un idéal toujours proclamé par les théologiens et vivant dans la conscience des peuples en dépit des rivalités et des guerres que l'Occident et l'Italie plus particulièrement connaissaient alors. Quelque vingt cinq ans plus tard, sainte Catherine de Sienne commencera son combat pour la paix en s'efforçant de réconcilier les adversaires, de rétablir la concorde entre les cités ennemies et de ramener l'unité dans la Chrétienté divisée.

Dans la pensée de Catherine Benincasa, la croisade et la paix étaient intimément liées; il convenait, pensait-elle, de rétablir la paix dans l'Europe divisée et d'abord dans l'Italie absorbée par les luttes intestines afin de conduire une croisade rendue de nouveau nécessaire. Dans la période qui va de 1370 à 1378 elle travailla à ce programme: «la paix et la croisade, la paix pour la croisade et par la croisade[1].» En liant ainsi la paix dans la Chrétienté et la croisade,

[1] R. Fawtier et L. Canet, *La double expérience de Catherine Benincasa (sainte Catherine de Sienne)*, Paris, 1949, p. 87. R. Fawtier a rédigé la première partie de l'ouvrage, «l'expérience humaine» (pp. 9–236), et L. Canet la deuxième partie, «l'expérience spirituelle» (pp. 237–366).

Catherine reprenait à son compte et sans qu'elle les connût la pensée et l'argumentation du pape Urbain II telle que nous les connaissons à travers les chroniques de la première croisade.

Au moment où la jeune Siennoise entre dans sa vie publique, l'Italie vit une période de désordres: luttes à l'intérieur des cités, brigandage, guerres de ville contre ville. Cette situation anarchique favorise les tyrans et fait naître les compagnies d'aventures qui ravagent le pays et ruinent les villes. En outre, l'abandon de Rome par les papes tourmente les esprits et aggrave les dissensions. Aux malheurs venus des hommes s'ajoutent les catastrophes naturelles: sécheresse ou pluies excessives, épidémies, peste. En 1347, année présumée de la naissance de Catherine, la peste noire s'abattit sur l'Europe occidentale.

Sienne, au XIVe siècle, n'échappait pas aux vicissitudes des villes italiennes: lutte de factions, désordres, sévices des compagnies d'aventures. En 1366 le *condottiere* John Hawkwood exigeait de Sienne le versement de 10 500 florins d'or et la permission de traverser une fois l'an le territoire de la petite république. A ces difficultés, Sienne ajoutait sa rivalité avec Florence: rivalité de caractère politique, rivalité de caractère commercial; et cette rivalité commerciale se développait alors que les conditions économiques et sociales rendaient Sienne moins apte à maintenir sa prospérité.

Comment se posait le problème de la croisade à l'époque où vivait Catherine de Sienne? Depuis la première croisade et la fondation des Etats latins d'Orient, la pensée de «guerre sainte» n'avait pas cessé de solliciter périodiquement les esprits, et les appels des papes pour la défense ou la reconquête des Lieux Saints se faisaient fréquemment entendre. Toutefois, l'esprit de croisade n'était plus ce qu'il était à la fin du XIe ou encore dans la première moitié du XIIe siècle; les ambitions des princes et des rois, des intérêts commerciaux et la cupidité de certains croisés avaient contribué à détourner la croisade de son véritable but. D'autre part les échecs subis depuis 1291 (la perte du royaume d'Acre-Jérusalem) avaient découragé les bonnes volontés. Cependant le «passage d'outre-mer» restait pour les chevaliers un devoir souvent rappelé par les papes, et des théoriciens comme Hubert de Romans au XIIIe siècle et Pierre Dubois et Philippe de Mézières au XIVe siècle s'efforcèrent de

ranimer les enthousiasmes défaillants. Mais la croisade n'était plus alors l'affaire de toute la Chrétienté, elle ne répondait plus à un sentiment général et profond; l'institution survivait alors que l'esprit qui l'avait justifiée en ses débuts s'était transformé ou avait disparu: car, pour parler comme Péguy, si tout commence en mystique, tout finit en politique[2].

Dans la première moitié du XIVe siècle une nouvelle menace venue du monde musulman s'exerçait sur la Méditerranée orientale. Les Ottomans s'installèrent progressivement en Asie mineure, que l'état de faiblesse des Turcs Seljoucides rendait séduisante. La qualité de leur organisation militaire leur permit de fortifier et d'agrandir leurs conquêtes et, bientôt, de pénétrer sur le continent européen aux dépens des Grecs, des Serbes et des Bulgares.

Cette situation nouvelle et la pensée de croisade toujours latente et prête à se ranimer poussèrent les papes à prêcher la croisade, et des rois et des princes à imaginer ou à entreprendre des expéditions. Jean XXII, en particulier, s'occupa activement de la croisade et entreprit parallèlement des missions en Asie. Clément VI, un peu plus tard, forma une Ligue composée de Vénitiens, de Génois et de Chypriotes dont les galères s'emparèrent de Smyrne; mais ce succès fut bientôt compromis par les rivalités et les ambitions des Génois, rivaux des Vénitiens.

Innocent VI et Urbain V reprirent à leur compte les projets de croisade. En 1362 le roi de Chypre, Pierre Ier de Lusignan, se rendit en Europe afin d'engager rois et chevaliers à participer à une expédition contre les musulmans. En dépit de l'excellent accueil fait à Pierre et du soutien du pape Urbain V qui, en avril 1363, fit prêcher la croisade, les engagements fermes furent peu nombreux et, une fois encore, la Chrétienté ne sut pas s'unir contre l'adversaire commun. La croisade de Pierre de Lusignan remporta quelques succès importants, mais sans lendemain.

Cet intérêt des papes pour la croisade et l'appui qu'ils accordèrent aux initiatives et aux entreprises dirigées contre les Turcs s'inscrit dans leur politique de paix intérieure; ils voyaient dans la

---

[2] Sur le problème institutionnel et juridique de la croisade, voir M. VILLEY, *La croisade. Essai sur la formation d'une théorie juridique*, Paris, 1942.

croisade un moyen salutaire de mettre fin aux conflits internes qui ravageaient la Chrétienté; il fallait, pensaient-ils, détourner les énergies guerrières des chrétiens contre les Turcs toujours menaçants. Dès son avènement en janvier 1371, Grégoire XI agit dans ce sens; il eût aimé porter secours au *basileus* Jean Paléologue; en fait, c'est au double problème de l'union des Eglises et de la croisade qu'il se trouvait affronté. Malheureusement, le conflit anglo-français, l'agitation et les rivalités qui secouaient l'Italie, les ambitions et les intérêts divergents des Grecs et des Occidentaux empêchèrent le pape de mener à bien ses projets de croisade; or, une victoire commune contre les Turcs aurait pu, pensait-il, ramener les Grecs dans le giron de l'Eglise romaine[3].

Dans quelle mesure Catherine était-elle informée de la situation politique et militaire au Proche-Orient et en Méditerranée? Comment la croisade, en tant qu'événement politique, était-il perçu par la jeune Siennoise?

Pour donner à ces questions une réponse au moins partielle, il convient de voir quelles étaient les conditions de vie de Catherine, ses relations et ses informations. L'entrée de Catherine dans le Tiers Ordre dominicain et la direction de la petite communauté des «Mantellatae» ne la coupèrent pas du monde; son devoir de tertiaire l'obligeait, au contraire, sinon à se mêler aux affaires publiques, du moins à partager les soucis et les peines de ses concitoyens et, plus encore, de ses frères, de l'Eglise. En fait, les circonstances et les ambitions de certains d'une part, le tempérament de Catherine d'autre part la conduiront à intervenir dans la conduite des intérêts de la Chrétienté.

Dès l'année 1370 Catherine exerça une activité publique, d'abord à l'occasion des événements qui se produisirent en Toscane. Alors déjà se dessine son programme: la paix par le moyen de la croisade. Sa réputation de sainteté se répandait et ses prières et ses conseils étaient sollicités. Et bientôt elle sera appelée à jouer, cons-

[3] Sur l'activité des papes du XIV[e] siècle en faveur de la croisade, voir notamment L. Mirot, *La politique pontificale et le retour du Saint-Siège à Rome en 1376*, Paris, 1889, en particulier pp. 11–17.

ciemment ou inconsciemment, un rôle politique. Toutefois elle demeurera sur le plan spirituel, sans se rendre toujours compte des intérêts en cause et des négociations louches et s'exposant ainsi à être le jouet des hommes politiques[4]. Elle sera d'autre part fortement marquée par son milieu social, celui des nobles et des riches bourgeois de Sienne, ce qui la privera du contact avec les petites gens.

Le programme politique de Catherine se ramenait à ces trois buts: la paix, le retour du pape à Rome et la croisade, mais elle concevait ce programme dans un sens spirituel, distinguant mal les imbrications du spirituel et du profane[5].

Ce qu'on peut appeler l'activité publique de Catherine de Sienne se mêle ou se confond avec sa vie de piété et de zèle apostolique, et ce qu'elle regardait comme sa mission lui avait été révélé et ordonné par Dieu dans une vision reçue le 1er avril 1376. Pour R. Fawtier cette vision est d'une importance capitale: désormais la jeune femme est persuadée qu'elle doit agir en faveur de la paix et de la croisade et qu'elle a le devoir d'amener le pape à ses vues[6]. Dans la description qu'elle donne de cette vision elle dit notamment: «Le feu du saint désir croissait en moi, pleine d'admiration; je voyais dans le flanc du Christ crucifié entrer le peuple chrétien et l'infidèle, *il popolo cristiano e lo infidele*[7].» Cet aspect de la vision est fondamental pour la compréhension de l'action politique de Catherine: la

---

[4] Fawtier-Canet, p. 98. Sur cet aspect de la personnalité de Catherine, cf. l'étude de E. Jordan, «Sainte Catherine de Sienne, un homme d'Etat?», dans *Revue des Etudes italiennes*, t. III, Paris, 1938, pp. 93–114.

[5] Fawtier-Canet, pp. 146 et 163.

[6] *Ibid.*, pp. 136–138.

[7] Lettre 219, t. III, p. 233, adressée à Raymond de Capoue et à quelques disciples. Pour la correspondance de sainte Catherine nous utilisons l'édition de Niccolo Tommaseo, *Le Lettere di S. Caterina da Siena*, 4 vol., Firenze, 1860; la numérotation des lettres que nous donnons se réfère donc à cette édition. Pour l'étude critique des sources catheriniennes voir R. Fawtier, *Sainte Catherine de Sienne. Essai de critique des sources*. T. I. *Sources hagiographiques*, Paris, 1921. T. II. *Les œuvres de sainte Catherine de Sienne*, Paris, 1930 (*Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 121 et 135).

mission dont elle est investie en ce 1er avril 1376 est d'ordre spirituel et apostolique. Et les éléments profanes qui s'y mêleront ne changeront pas son orientation et son intention premières.

La croisade, dans la pensée de Catherine de Sienne, supposait la paix entre les chrétiens et c'est pourquoi il convenait d'abord de réconcilier les cités ennemies et les pays en guerre, et ensuite d'organiser la «sainte croisade», *santo passagio*, contre les infidèles. L'activité de Catherine s'est donc employée à cette réconciliation en Italie principalement, et chez les Siennois eux-mêmes. Tertiaire dominicaine, contemplative vivant dans le monde, Siennoise souffrant des conflits dont sa propre ville était l'objet, elle ne pouvait que désirer ardemment la paix; elle voyait dans la violence et la guerre des dangers mortels pour l'âme.

L'activité de Catherine en faveur de la croisade est connue par les récits que Raymond de Capoue en a fait et, surtout, par les lettres de la sainte (sans parler des témoignages indirects). Cette activité s'est déroulée pour l'essentiel sous le pontificat de Grégoire XI, de 1370 à 1378; pendant ces neuf années Catherine s'est efforcée, par des démarches personnelles et par des messages oraux ou écrits, d'éveiller ou de ranimer l'esprit de croisade chez les princes et les guerriers et, en même temps, elle poussait le pape, d'ailleurs déjà persuadé de la bonne cause, à dresser «le drapeau de la sainte croix» contre les infidèles.

Lors de ses séjours à Pise en 1372–73 et en 1375 elle s'occupa de la croisade; sa correspondance en porte le témoignage, la plupart des lettres qui traitent de l'expédition outre mer étant datées de ces années-là. Au cours de son séjour à Pise, la jeune femme entra en relations épistolaires avec le *condottiere* anglais John Hawkwood qui se trouvait alors avec sa compagnie dans les environs de Florence. Dans une lettre, que R. Fawtier place en juin 1375, Catherine engage ce soldat-brigand à donner à son activité guerrière une autre orientation et à se constituer avec ses hommes en «compagnie du Christ» pour aller contre ces chiens infidèles «*cani Infideli*», qui possèdent «notre Saint Lieu». Et, reprenant et répétant son argumentation comme elle aimait à le faire, elle prie John Hawkwood de ne plus guerroyer contre des chrétiens, car c'est une chose cruelle que des chrétiens se persécutent les uns les autres et parce que c'est

une offense à Dieu. Enfin, elle lui demande de s'engager dans une vie vertueuse et d'être prêt à donner sa vie pour le Christ[8].

Un mois plus tard, en juillet 1376, Catherine écrit à la reine Jeanne de Naples; elle lui demande de s'engager pour la croisade et de donner toute l'aide nécessaire afin que «le Lieu saint de notre doux Sauveur soit tiré des mains du démon[9]» (elle reviendra à la charge, bien inutilement, dans une autre lettre écrite en août 1376[10]).

Au cours de cette année 1376 Catherine écrit plusieurs fois au pape Grégoire XI afin de ranimer ou de fortifier ses projets de croisade. Ainsi, dans une lettre datée de janvier 1376, elle lui demande de ne pas renoncer à la douce et sainte croisade, *santo e dolce passagio*, et l'engage à inviter tous ceux qui sont rebelles à la sainte paix; seule la guerre contre les Infidèles doit être entreprise[11]. Plus tard, revenant à la charge, elle le supplie de faire en sorte qu'il n'y ait plus de guerres: que seule la guerre contre les Infidèles soit entreprise[12].

En cette même année 1376, Catherine se rendit à Avignon, chargée, si on en croit Raymond de Capoue, d'implorer la clémence de Grégoire XI en faveur de Florence. Quoi qu'il en soit du motif qui mena la sainte sur les bords du Rhône, il est sûr que celle-ci exhorta le pontife à promouvoir la croisade. Elle profita de la venue à Avignon de Louis d'Anjou, frère du roi de France Charles V, pour l'engager à se croiser; persuadée qu'il était l'homme de la situation, elle proposa à Grégoire de le désigner comme chef de l'expédition[13].

---

[8] Lettre 140, t. II, pp. 363–365.

[9] Lettre 133, t. II, p. 341.

[10] Lettre 143, t. II, p. 374.

[11] Lettre 185, t. III, p. 75.

[12] Lettre 252, t. III, pp. 365–66. Raymond de Capoue affirme que Catherine porta toujours dans son cœur le désir de la croisade et que ce désir fut la cause principale de son voyage à Avignon; elle aurait fait alors tout son possible pour convaincre le pape d'entreprendre la croisade (Raymond de Capoue, *La Légende majeure*, livre II, chap. 10).

[13] Lettre 238, t. III, pp. 307–309. Voir à ce sujet G. Mollat, *Les papes d'Avignon*, Paris, 1950, pp. 122–131 et 266–270. Sur l'activité politique de Catherine, voir N. M. Denis-Boulet, *La carrière politique de sainte Catherine*

Les efforts de Catherine pour la mise en marche d'une croisade se manifestèrent par des démarches personnelles et par la correspondance; la sainte éprouvait la nécessité de s'exprimer par le moyen des lettres, de libérer ainsi son besoin d'action et de volonté dominatrice. Les lettres dans lesquelles elle aborde ou traite le problème de la croisade montrent bien l'orientation de son esprit et la constance de sa volonté. Qu'elle s'adresse au pape, au roi de France, à la reine de Naples, à la Seigneurie de Florence, à un *condottiere*, à un cardinal ou à un chartreux, elle emploie le même langage pressant et convaincant.

La pensée de Catherine de Sienne sur la croisade n'est connue de manière sûre que par ses lettres; celles-ci, malgré une tradition manuscrite assez embrouillée, constituent une source de premier ordre, la seule sur laquelle on ait le droit de se fonder; on y saisit sur le vif la pensée et les volontés de la sainte, et le fait qu'elles furent dictées ne doit pas diminuer la valeur de leur témoignage.

On peut dégager des «lettres de croisade» de Catherine un certain nombre de thèmes parmi lesquels cinq nous paraissent fondamentaux à la fois dans sa pensée et, d'une manière plus générale, dans la pensée de croisade traditionnelle. Ces thèmes peuvent se définir ainsi: l'appel à la croisade, les Lieux Saints, la croisade substituée aux guerres entre chrétiens, la gloire du martyre et, enfin, le salut des Infidèles (ce dernier thème n'apparaît pas encore au début du XII^{e} siècle).

L'appel à la croisade résonne dans plusieurs lettres; Catherine dit la nécessité d'une expédition contre les Turcs, elle engage rois et guerriers à aller sus aux Infidèles, *andare sopra gl'Infideli*[14]. A Grégoire elle écrit en avril 1376: «Il faut que vous dressiez le drapeau de la sainte croix contre les Infidèles et que toute la guerre

---

de Sienne, Paris, 1939, en particulier pp. 75–90; F. Stroebel, «*Katherina von Siena. Politische Briefe*», dans *Menschen der Kirche in Zeugnis und Urkunde*, Bd. 5, Einsiedeln, Köln, 1944; E. Dupré Theseider, «Santa Caterina da Siena nella Storia del suo Tempo», dans *Svizzera Italiana*, Anno VII, n. 63, Locarno, 1967, pp. 182–192. Sur le cas du duc d'Anjou, cf. E. R. Labande, «Sainte Catherine de Sienne et le duc d'Anjou», dans *Annales de l'Université de Poitiers*, 2^{e} série, vol. 2, Poitiers, 1949, pp. 59–65.

[14] Lettre 140, t. II, p. 364.

se tourne contre eux[15].» Et dans une autre lettre (février 1376) elle demande au pape d'accomplir la volonté de Dieu, c'est-à-dire la croisade, et de faire vite et sans négligence[16]. A Bernardo Visconti, seigneur de Milan, elle suggère de faire la paix avec le pape et d'entreprendre la guerre contre les Infidèles[17].

Depuis longtemps, grâce aux pèlerinages incessants des chrétiens d'Occident en Terre Sainte et d'une manière plus forte encore depuis la fin du XI[e] siècle avec la croisade, les Lieux Saints touchaient la conscience et la sensibilité d'un grand nombre. Jérusalem et le Saint Sépulcre en particulier représentaient aux yeux des chrétiens les Lieux Saints par excellence, et leur évocation constituait un argument important dans la propagande de croisade. Selon Raymond de Capoue, le confesseur de Catherine, celle-ci aurait désiré accomplir le pèlerinage de Terre Sainte, mais elle ne le fit jamais.

Catherine, dans deux lettres, déclare que c'est une honte de savoir les Lieux Saints possédés par les Infidèles. Aussi engage-t-elle la reine de Naples à partir à la croisade afin que Jérusalem ne soit plus aux mains de ces «très mauvais Infidèles», mais aux mains des chrétiens[18]. Et, dans une lettre à la reine de Hongrie, elle déclare: «C'est une grande honte pour les chrétiens de laisser posséder ce saint et vénérable lieu qui, par raison, est nôtre[19].»

«Guerre et paix», c'est-à-dire la volonté de substituer aux guerres «civiles» une expédition contre les Turcs, compose un thème fondamental de la pensée de Catherine de Sienne. Il convenait, pensait-elle, de consacrer à la reconquête de la Terre Sainte les énergies gaspillées dans des luttes fratricides; c'est pourquoi les rois, les princes et les cités d'Occident devaient d'abord rétablir entre eux la concorde. Dans une lettre adressée à la Seigneurie de Florence elle écrit: «Nous ne devons plus faire la guerre entre chrétiens, mais nous devons la faire contre les Infidèles, parce qu'ils nous font injure et parce qu'ils possèdent ce qui n'est pas

---

[15] Lettre 229, t. III, p. 279.
[16] Lettre 196, t. III, p. 115.
[17] Lettre 28, t. II, p. 116.
[18] Lettre 143, t. II, p. 374.
[19] Lettre 145, t. II, p. 384.

à eux, mais à nous[20].» Et dans des lettres qu'elle envoie à Grégoire XI, dont les efforts se dirigeaient d'ailleurs dans le même sens, elle développe cette même argumentation[21]. Elle n'hésite pas à exhorter le roi de France à faire tout son possible pour que cesse le mal parmi les chrétiens, et elle le presse d'agir pour la récupération de la Terre Sainte et des âmes misérables qui ne participent plus au sang du Christ[22].

Catherine ne voyait pas seulement dans la croisade un moyen de rétablir, au moins pour un temps, la paix en Occident; elle voyait dans cette entreprise une œuvre de piété, un instrument de salut. Dans une lettre à Monna Pavola (juillet 1375), elle invite celle-ci à répandre le sang pour le Christ comme il l'a répandu, et même à donner sa vie pour lui[23]. A Grégoire, après l'avoir invité à entreprendre la «sainte croisade», elle déclare que les fidèles sont prêts à donner leur vie pour le Christ[24]. Et Catherine, dans sa confiance naïve, demande à John Hawkwood, qui ne pouvait pas comprendre un tel langage, de se disposer, lui et ses compagnons, à offrir leur vie pour le Christ[25].

Ce que Catherine suggère ou définit ici n'est rien moins que le sacrifice suprême, le martyre. La croisade, dans sa pleine signification et son ultime conséquence, signifie: aller au Saint Sépulcre et mourir pour la foi, *e morire per la santa fede*[26].

Ces textes montrent clairement que pour la sainte siennoise le voyage d'outre-mer devait comporter chez ses participants un engagement total; la croisade n'était pas seulement une expédition militaire, elle était une occasion de rachat, une source de salut, une ascèse. Comment ce langage, conforme à l'esprit de croisade primitif, pouvait-il être entendu des correspondants de Catherine? Comment la reine Jeanne de Naples pouvait-elle comprendre la

---

[20] Lettre 207, t. III, p. 167.

[21] Lettre 185, t. III, p. 75, lettre 252, t. III, p. 365 et lettre 218, t. III, pp. 228–229.

[22] Lettre 235, t. III, p. 299.

[23] Lettre 144, t. II, p. 379.

[24] Lettre 196, t. III, p. 115.

[25] Lettre 140, t. II, p. 365. Cf. encore lettre 315, t. IV, p. 200.

[26] Lettre 144, t. II, p. 379.

sainte quand celle-ci, l'informant des préparatifs de la croisade, parlait du «désir de mourir pour le Christ outre-mer»[27]?

Catherine voyait dans la croisade une occasion de salut à la fois pour les chrétiens et pour les musulmans. Les Infidèles, s'ils étaient occupants illégitimes des Lieux Saints et, comme tels, des adversaires à combattre, étaient aussi des hommes et des femmes à convertir, des chrétiens virtuels. A cet égard, les appellations méprisantes *(cani Infideli, pessimi Infideli)* ne doivent pas tromper; ces méchants *(malvagi)* méritent la sollicitude et l'amitié des chrétiens et des croisés eux-mêmes. A Conte di Monna Agnola, Catherine déclare que Dieu l'invite à croître en perfection et à prendre soin d'abord du salut des Infidèles[28].

Comment Catherine aurait-elle pu ne pas vouloir le salut des Infidèles? Toute sa brève existence témoigne de cette volonté, et ses lettres et le *Dialogue* le montrent clairement. Le salut des âmes était son souci constant et la cause de ses souffrances.

Ainsi, en cette seconde moitié du XIVe siècle, l'idéal missionnaire se développait et la croisade, désormais, perdait une part de sa signification; les Ordres mendiants envoyaient des moines en Asie continentale et un Catalan, à l'imagination subtile, Raymond Lulle, proposait des méthodes nouvelles pour convertir les «païens».

Il est certain que Catherine, tertiaire dominicaine, eut conscience de ce renouveau de la pensée chrétienne; ses lettres, où la volonté missionnaire se mêle parfois à la pensée de croisade, le montrent clairement. Dans le chapitre XV du *Dialogue*, la sainte dit que l'âme, connaissant la divine bonté, ne se contente pas de prier seulement pour les chrétiens, mais d'une façon générale pour le monde entier, pour «le bien et l'utilité des chrétiens et des Infidèles».

Il est remarquable de constater que pour l'essentiel les thèmes de

---

[27] Lettre 133, t. II, p. 341.

[28] Lettre 257, t. III, p. 391. On retrouve cette idée missionnaire dans la lettre 218 adressée à Grégoire XI, t. III, p. 228. Selon Raymond de Capoue, *Légende majeure*, livre II, chap. 10, Catherine aurait dit au pape que la croisade présentait trois avantages: la paix entre chrétiens, une occasion de pénitence et la possibilité du salut pour beaucoup de Sarrasins. Voir à ce sujet les belles pages de J. Joergensen, *Sainte Catherine de Sienne*, trad., Paris, 1919, pp. 152–156.

croisade qu'on peut relever dans la correspondance de Catherine de Sienne sont les thèmes mis en avant par Urbain II et les prédicateurs de la première croisade et enregistrés par les chroniqueurs.

Dans le discours prononcé à Clermont le 27 novembre 1095, le pape Urbain II, si on en croit les témoins et en particulier Foucher de Chartres, aurait donné comme argument principal pour obtenir l'adhésion à son projet de croisade la nécessité morale de renoncer aux «guerres fratricides» et d'aller combattre les Infidèles[29]. Cette argumentation est fondamentale dans l'origine de la croisade comme elle l'est dans la pensée de Catherine et elle s'inscrit dans l'idéal de paix constamment affirmé par l'Eglise. Toutefois, dans la pensée des uns et des autres, à la fin du XI^e siècle et dans la seconde moitié du XIV^e siècle, la paix n'a qu'une portée limitée: elle concerne l'Occident qu'il faut délivrer des conflits entre princes et nations en mettant sur pied une entreprise favorable à la Chrétienté dans son ensemble. Catherine dans ses lettres invite ses correspondants à multiplier les efforts pour la paix, à réaliser la «douce paix» *(dolce pace)*. Dans le prélude du *Dialogue* on lit que l'âme, ravie hors d'elle-même, exprime quatre demandes à Dieu; dans la troisième elle prie pour le monde entier et «particulièrement pour la paix des chrétiens».

Les chroniqueurs de la première croisade accordent une large place au but ultime de celle-ci, la reconquête de la Terre Sainte et du Saint Sépulcre. On trouve souvent dans les lettres de Catherine l'expression *andare sopra gl'Infideli*. La sainte vibrait à l'idée d'une croisade qui délivrerait la Chrétienté de ses guerres intestines et qui rendrait la Palestine à ses «propriétaires légitimes», comme elle disait. La littérature de croisade du début du XII^e siècle est remplie de textes invitant les chrétiens à prendre la route du Proche-Orient afin de secourir leurs frères persécutés; les lettres de croisade de Catherine que nous avons citées contiennent un langage voisin, sinon identique. Il est significatif de constater que l'évocation des Lieux Saints constitue encore dans cette seconde moitié du XIV^e siècle un argument capable de toucher les sensibilités.

[29] Cf. Foucher de Chartres, *Gesta Francorum expugnantium Hierusalem*, dans *Recueil des Historiens des croisades. Historiens occidentaux*, t. III, p. 324.

Le thème du martyre est important dans la pensée de croisade; cette guerre, en effet, n'est pas une guerre ordinaire, elle est une guerre ordonnée par le pape en vue du bien commun de la Chrétienté. Les chroniqueurs de la première croisade le disent nettement et l'Anonyme va jusqu'à écrire: «Sache que cette guerre n'est pas seulement charnelle, mais spirituelle[30].» C'est pourquoi les croisés, s'ils partent dans les dispositions voulues, ne doivent rien craindre: la mort obtenue dans ce combat leur vaudra de gagner le Ciel et d'être ornés de la couronne du martyre. Le vrai croisé est prêt à offrir sa vie, à mourir martyr; cette définition est celle des chroniqueurs, et elle est celle de Catherine de Sienne. Ici encore la continuité de la pensée de croisade est digne de remarque.

Le vocabulaire constitue aussi un témoignage de cette continuité. Les termes «Lieux Saints», «sainte croix» (Catherine dit: l'étendard de la sainte croix, *il gonfalone della santissima croce*), les «Infidèles», l'«exaltation de l'Eglise» sont communs aux chroniqueurs et à la sainte. Le vocabulaire chevaleresque se retrouve aussi chez Catherine. Le croisé est un chevalier que sa mission reçue de l'Eglise arrache au péché et élève en dignité; il est le *miles Christi*. Catherine termine sa lettre au *condottiere* John Hawkwood en lui demandant de se disposer à donner sa vie pour le Christ et de montrer ainsi qu'il est un chevalier viril et véritable[31].

Certes il est compréhensible que pour des entreprises semblables les mêmes termes soient employés; néanmoins ce parallélisme dans le vocabulaire (pour le thème de la croix en particulier) montre clairement que la croisade restait au XIV^{e} siècle non seulement un élément de la politique internationale, mais qu'elle était encore présente dans les mémoires et dans les sensibilités[32].

L'intérêt passionné de Catherine de Sienne pour la croisade peut étonner. Pourquoi cette jeune femme, dont la volonté et la charité étaient tendues vers la paix et la fraternité, a-t-elle consacré tant

---

[30] Anonyme (de la première croisade), éd. L. Bréhier, Paris, 1924, p. 84.

[31] Lettre 140, t. II, pp. 364–365. Sur le plan spirituel un combat semblable doit se poursuivre contre les vices: cf. lettre 257, t. III, p. 391.

[32] Toutefois certains thèmes habituels dans les chroniques de la première croisade ne se retrouvent pas dans les lettres de Catherine: la «guerre sainte», le merveilleux, l'élection ...

d'énergie à une activité d'ordre temporel? Comment a-t-elle pu accepter de quitter si souvent la vie contemplative à laquelle elle aspirait («la cellule de la connaissance de soi», comme elle aimait à dire) pour les agitations de la vie publique?

Il faut rappeler d'abord que la vie contemplative et la vie active ne sont pas contraires l'une à l'autre, mais complémentaires; la contemplation nourrit l'action, lui donne sa juste valeur. Bergson, qui avait longuement médité sur ce problème, a donné en exemple les saints: «Qu'on pense à ce qu'accomplirent dans le domaine de l'action un saint Paul, une sainte Thérèse, une sainte Catherine de Sienne, un saint François, une Jeanne d'Arc et tant d'autres[33]!»

En liant expressément la préparation spirituelle de la croisade et la finalité du martyre, Catherine était dans la droite ligne du véritable esprit de croisade et elle était également fidèle à cet esprit lorsqu'elle voyait dans le «passage outre-mer» le remède à la division entre chrétiens[34]. Enfin, en invitant les croisés à une conversion et en donnant le martyre comme fin suprême au combat contre les Infidèles, elle retrouvait un thème développé par les chroniqueurs de la première croisade et repris un peu plus tard par saint Bernard. Celui-ci, dans ses lettres et dans son traité *De laude novae militiae*, a insisté aussi sur cet aspect pénitentiel et glorieux de la croisade, déclarant notamment que la guerre contre les Sarrasins était un moyen de salut offert aux chevaliers par la Providence[35]. La pensée de Catherine retrouve ici celle de l'abbé de Clairvaux dans un aspect fondamental de l'esprit de «guerre sainte».

Toutefois, à la différence de saint Bernard et des chroniqueurs de la première moitié du XII^{e} siècle, Catherine affirme que la croisade doit être une occasion de salut aussi pour les Infidèles;

---

[33] H. Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, 1946, p. 24. M. Gorce, dans l'article «Sainte Catherine de Sienne» du *Dictionnaire de spiritualité*, t. II, col. 330, note: «Plus elle est mystique, plus elle est active.»

[34] L. Canet a tort ici d'écrire que Catherine «raisonnait en bonne Siennoise et en prudente Italienne, avant tout préoccupée de détourner vers d'autres régions, aussi lointaines que possible, l'activité des gens d'armes» (p. 348).

[35] Voir saint Bernard, *De laude novae militiae*, dans Migne, *Patrologie latine*, t. CLXXXII, col. 922 et 924.

attitude en partie insolite et qui apporte un élément nouveau dans l'histoire des croisades. L'opposition irréductible entre chrétiens et musulmans qui caractérisait la «guerre sainte» (comme le *djihad*) perd de sa virulence; une mutation s'opère dans les esprits et les antagonismes s'atténuent. Pour sainte Catherine de Sienne, l'opposition entre les bons et les méchants (forme habituelle d'un manichéisme inavoué) doit être surmontée par la charité et, dans le cas particulier, la dialectique trouve sa solution dans la conversion des méchants.

Une dernière remarque mérite d'être faite quant au rôle à la fois modeste et significatif de Catherine de Sienne dans l'histoire des croisades.

On aurait tort de s'étonner de voir une jeune femme jouer un rôle actif dans la vie publique, proposer des solutions aux conflits politiques, exiger du pape des réformes dans l'Eglise. Contemporaine de Catherine, mais de quarante quatre ans son aînée, Brigitte, princesse de Suède, a eu un comportement et des préoccupations semblables; elle s'est intéressée à la Terre Sainte et s'y est rendue en pèlerinage à la fin de sa vie, en 1371; en outre, et comme la sainte siennoise, elle a vécu en contemplative et a reçu des visions (elle a rédigé un livre de *Révélations*). Ainsi, dans ces deux vies parallèles, on constate une orientation voisine et la même capacité de passer de la vie contemplative à la vie active; deux femmes également soucieuses de perfection et du bien commun ont exercé dans le troisième quart du XIV^{e} siècle une influence sur la société de leur temps. D'autre part, le cas de Catherine, jeune femme invitant à une entreprise guerrière, n'est pas exceptionnel. L'histoire des croisades a enregistré des exemples de femmes poussant leur mari à prendre la route du Proche-Orient ou assumant une charge militaire, et la poésie a célébré leur courage.

Enfin, l'action de Catherine de Sienne est aussi celle d'une femme dirigeant une communauté pieuse composée d'hommes et de femmes; ici encore la sainte siennoise n'innove pas; elle est fidèle à un aspect de la tradition monastique illustré au XII^{e} siècle par l'Ordre de Fontevrault.